

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

*Du piment dans les yeux, 2017.*

*Comme si nous... l'assemblée des clairières, 2019.*

SIMON GRANGEAT

# Le Jour de l'ours

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte est une commande d'écriture de la compagnie Les Petites Gens.*

*Il a été créé le 28 septembre 2022 à L'Estive, scène nationale de Foix et de l'Ariège, dans une mise en scène de Muriel Sapinho.*

Avec : Marie Bencheikh, Jean-Baptiste Epiard, Samuel Martin et Isabelle Olive.

Création lumière et régie technique : Mathieu Dartus

Création sonore : Michaël Filler

Assistante à la mise en scène : Amélie Jegou

Scénographie : Marion Gervais

Costumes : Llana Cavallini

Regard extérieur : Marie Hallet

Administration, production : Anne-Lise Floch

Ouvrage publié avec le soutien du  
Centre national du livre

© 2022, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 978-2-84681-697-8

*pour Marie  
debout  
sur le champ de bataille  
  
bâtisseuse*

Toutes les cordes sont des tunnels  
conduisant à l'étreinte de l'origine.

JÉRÔME ROTHENBERG, *La Voix des Karaw*,  
in *Les Techniciens du sacré*.

PERSONNAGES

PREMIÈRE NUIT

HUBERT.  
MARIE.  
ARTHUR.  
ROSA.

1

*Un mas de montagne.  
Bruits de moteur d'une voiture qui s'approche puis  
s'arrête.  
Une portière claque. On ouvre un coffre.  
Hubert entre.*

HUBERT. – Alors, la Nonne, toujours heureuse ?

MARIE. – Pose les courses dans la cuisine, s'il te plaît.

HUBERT. – Je t'ai pris deux bouteilles. Ça ira pour la messe ? J'ai demandé à un copain pour ta pièce. Il y a moyen qu'il la trouve. Pour ta 4L, je veux dire.

MARIE. – Tu ne veux plus monter mes courses ?

HUBERT. – Ça me dérange pas.

MARIE. – Je ne suis pas sûre d'avoir envie de réparer cette voiture. Tu manges avec moi ?

HUBERT. – Je veux bien.

MARIE. – Ça ne va pas ? Tu as besoin d'aide ?

HUBERT. – Il reste encore un carton dans le coffre.

MARIE. – Je ne parlais pas des courses.

HUBERT. – Moi, si. Donne-moi ce carton.

MARIE. – Laisse.

HUBERT. – Tu veux pas que je te file un coup de main pour finir ces travaux ? J'ai des semaines de vacances à prendre. On pourrait s'organiser un truc, tous ensemble.

MARIE. – Je suis bien comme ça, Hubert.

HUBERT. – Ce serait l'occasion de se revoir tous. Faire une fête, quoi.

MARIE. – Je n'ai pas envie de toucher quoi que ce soit dans la maison. Ça nous empêche pas de faire la fête.

HUBERT. – Il y aurait quand même les enduits à reprendre. Au moins les joints. Pour la pluie, je veux dire. Je parle même pas du toit. Prendre soin de l'extérieur.

MARIE. – Pourquoi est-ce que vous vous entêtez tous à vouloir m'aider ?

HUBERT. – Tu es toute seule.

MARIE. – Pourquoi est-ce que personne n'accepte que tout aille bien comme ça ?

HUBERT. – Même réponse, Marie : tu es seule.

MARIE. – C'est mon âge, c'est ça ? Déjà une femme seule, ici, c'était limite... mais à mon âge ! C'est ça ? C'est bien ça qui vous pose problème ?

HUBERT. – T'es chiante, Marie. Je voulais pas te parler de ça, moi. Je t'ai demandé si tu avais besoin d'un coup de main. Nous, on s'inquiète. Te savoir là, isolée. Merde ! Pourquoi est-ce que tu m'obliges à tenir ces discours ? Je suis pas ton père. Je déteste quand tu m'emmènes sur ce terrain. Ça me met dans des postures... Je m'excuse. C'est nul. Je me sens nul. Tu es contente ?

MARIE. – Je n'ai pas besoin d'aide, Hubert.

HUBERT. – J'ouvre la bouteille ?

MARIE. – Je veux me coucher tôt. Je monte au Barbet, demain. Les pulmonaires sont sorties.

HUBERT. – Tu montes jusqu'à la tour ?

MARIE. – Si la neige a fondu là-haut, oui.

HUBERT. – Je peux t'accompagner ?

MARIE. – Pour m'aider ?

HUBERT. – Profiter de toi, plutôt. Tu n'entendras que mon souffle dans la pente. Je serai muet comme une carpe. Promis.

*Plus tard.*

MARIE. – Tu as toujours de ces plans, toi !

HUBERT. – Tu n'es pas d'accord ?

MARIE. – Tu m'annonces ça comme ça, au détour d'une bouteille !

HUBERT. – Deux bouteilles ! Tu aurais préféré un courrier officiel ?

MARIE. – Idiot !

HUBERT. – Ça veut dire que tu serais d'accord ?

MARIE. – Elle a quel âge ?

HUBERT. – Seize ans.

MARIE. – Seize ans.

HUBERT. – Je sais.

MARIE. – Merde. Mais qu'est-ce qui t'a pris, Hubert ? Qu'est-ce qui t'a pris, merde ?!

HUBERT. – On n'arrive tellement jamais à rien !

MARIE. – Laisse-moi cinq minutes, s'il te plaît. Laisse-moi reprendre mes esprits. Regarder les étoiles.

HUBERT. – Depuis que je bosse, je les vois glisser entre mes doigts.

MARIE. – C'est beau, hein ?!

HUBERT. – Tu imagines ce que ça peut me faire ?

MARIE. – Les nuits sans nuages.

HUBERT. – Tu t'acharnes, tu construis, tu inventes des dispositifs...

MARIE. – J'aime ça, moi.

HUBERT. – Ça foire tout le temps. Ça foire, Marie !

MARIE. – Hubert ! Tais-toi ! Chut !

HUBERT. – Tout à coup, il y a la juge qui s'en mêle et qui décide d'un truc absurde, toute seule dans son coin... Il y a la mère qui re-débarque pour toucher sa prime et qui fait tout exploser... Un jour, c'est la prof qui a la bonne idée de s'acharner sur le gosse et qui l'éjecte du système scolaire ! Le petit copain qui fait marcher le tiroir-caisse... Tu sais bien de quoi je parle, je t'en parle tout le temps. Ce matin, je sais pas pourquoi, je l'ai vue, vraiment... Elle était là. Avec ses yeux. Sa gueule d'ange. Je sais pas ce qui m'a pris, Marie. Je te le jure.

MARIE. – Tu sais que je suis toujours pas foutue de reconnaître une constellation ?! Après tout ce temps, zéro ! Rien ! Que des lumières isolées.

HUBERT. – Peut-être, c'est de la pitié.

MARIE. – La Grande Ourse, évidemment.

HUBERT. – Peut-être que je me suis mis à sa place. À la place de son père.

MARIE. – La Grande et pas la Petite...

HUBERT. – On était tous autour de la table – les éducés, les psys, les AS, les chefs... Elle nous a regardés, elle tremblait... Et puis tout est sorti d'un coup. Elle a tout raconté. Elle nous a dit qu'elle était motivée, qu'elle voulait s'en sortir. Il y avait tellement d'espoir dans ses yeux... De force, aussi... Elle voulait qu'on l'aide à changer de vie. J'ai levé la main, j'ai dit que je pouvais tenter quelque chose. J'ai dit que j'avais un mas en montagne. J'ai dit que je pouvais la prendre avec moi quelque temps.

MARIE. – Tu as dit quoi ?

HUBERT. – J'ai pas de mas en montagne. Je le sais bien, Marie. Il y a pas de confusion. C'était pour simplifier les choses. Tu les aurais vus, tous...

MARIE. – Qu'est-ce que tu as dit, Hubert ?

HUBERT. – J'ai menti, oui. Je sais bien que j'ai pas encore de mas en montagne. J'ai inventé une histoire. Tu aurais vu la tête de l'équipe !

MARIE. – Hubert, merde !

HUBERT. – J'en peux plus de les voir s'écraser les uns après les autres, ces gosses. J'en peux plus de les voir finir à la rue, sur les trottoirs à faire la manche, tapiner... Je leur ai dit que j'avais mes habilitations. Séjour de rupture, je sais faire. J'ai fait, déjà. Souvent. Avant. Quand j'étais plus jeune. Je leur ai dit que je pouvais la prendre en charge.

MARIE. – Ici.

HUBERT. – Toutes ces vies foutues ! On fait rien pour ces gosses, rien ! Du vent ! Ils finissent presque tous à la rue ! Ils finissent dans des putains d'hôtels de passe minables à vingt euros la pipe. C'est un massacre, Marie. C'est des gamins. Ça pourrait être les nôtres...

MARIE. – T'es complètement saoul, Hubert.

HUBERT. – Elle était en face de moi... Comme toi, maintenant. Elle était tellement petite encore. Tellement fragile sous ses grands airs. Je l'ai regardée et tout à coup, il y a toute sa vie qui a défilé. J'ai tout vu. Tout le passé : les foyers qui s'enchaînent. Les commissions avec les psys, les éducés... Mille fois redire la même chose, refaire la même chose sans que ça change jamais rien... La violence qui s'insinue partout... Le décrochage scolaire. Les premières passes. L'argent facile, ils racontent tous ça : l'argent facile ! Et puis j'ai vu aussi tout ce qui allait venir après : les premiers coups dans la gueule, les clients dégueulasses. La belle gueule d'amour qui se décompose. Les premiers shoots pour oublier. Se faire planer un peu au milieu des odeurs de merde... Tu crois que j'exagère ?

MARIE. – Je crois que tu as trop bu, oui.

HUBERT. – J'exagère pas, Marie. Ici, presque tous les gamins qui sont dans nos services suivent ce chemin. Presque tous. Quatre-vingt-dix pour cent. Tu me crois pas, Marie.

MARIE. – Je te crois.

HUBERT. – Tu me crois pas. Moi, je suis censé les protéger. Mon métier, c'est de les protéger... « Protection de l'enfance ! » Et qu'est-ce que je fais ? Rien.

MARIE. – Tu as l'alcool mauvais, ce soir, Hubert. Tu devrais ralentir. Aller te coucher.

HUBERT. – C'est ce putain de système qui est mauvais, Marie. Pas l'alcool. L'alcool n'est rien que ce qu'on veut lui prêter. Ce soir, il est vrai. Ce soir, je vois vrai. C'est tellement rare peut-être, voir vrai. Dire vrai. Tu m'as jamais entendu dire ça ?

MARIE. – Tu viens avec moi ? On va marcher un peu.

HUBERT. – Alors, tu m'as jamais entendu parler vrai.

MARIE. – Viens...

HUBERT. – Voir vrai.

MARIE. – Ça va nous faire du bien, Hubert.

HUBERT. – Vivre vrai, Marie. Cesser de se mentir. Casser les illusions. Voilà ce que l'alcool me permet, ce soir. Tordre le cou à cette putain d'amnésie qui

fait que je me lève tous les matins en ayant oublié les saloperies que j'ai commises la veille. Quand je me lève le matin, je suis un homme bon. Pourquoi est-ce que le soir, je suis devenu cette ordure ? Ce petit salopard plein de compromissions, d'arrangements avec un système qui bousille tous ceux qu'il devrait protéger ? Tu peux me le dire, Marie ? Qu'est-ce qui me transforme en mauvais homme comme ça ?

MARIE. – Elle arriverait quand, ta gamine ?

HUBERT. – Tu sais combien de temps ça prend, aujourd'hui, de mettre en place un séjour de rupture ? Je suis allé la voir discrètement, la gosse. Je lui ai parlé. Je pourrais aller la chercher dans sa famille d'accueil, elle est OK. Demain. Enfin, tout à l'heure plutôt. Si tu es d'accord, évidemment. On dirait rien à personne. Pendant que tu montes aux plantes, je pourrais aller la chercher. Elle m'attend. Ça pourrait se faire comme ça ? Ça mérite bien un petit verre encore, non ? Un dernier, pour la nuit... C'est moi qui te l'offre !

MARIE. – Viens, on va marcher dans la forêt.

HUBERT. – Je vais chercher ma couscouil. Celle de l'année dernière. Tu vas me dire ce que tu en penses. C'est moi qui l'ai cueillie, Marie ! Au-dessus de Caillau. Tu vois ? Il y a les grands prés juste après la hêtraie.

MARIE. – Hubert, il faut que t'arrêtes de boire. Tais-toi ! Viens !

*Grognements.*